Document généré le 3 juin 2025 02:41

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Présentation. Dans l'oeil de l'histoire avec Georges Didi-Huberman

Guylaine Massoutre et Manon Plante

Numéro 251, hiver 2015

Dans l'oeil de l'histoire : avec Georges Didi-Huberman

URI : https://id.erudit.org/iderudit/77820ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Massoutre, G. & Plante, M. (2015). Présentation. Dans l'oeil de l'histoire avec Georges Didi-Huberman. *Spirale*, (251), 31–32.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dans l'œil de l'histoire avec Georges Didi-Huberman

PAR GUYLAINE MASSOUTRE ET MANON PLANTE

Comme les battants d'une porte, comme les ailes d'un papillon, l'apparition est un perpétuel mouvement de fermeture, d'ouverture, de refermeture, de réouverture… C'est un battement. Une mise en rythme de l'être et du non-être.

— Georges Didi-Huberman, *Phalènes*

Homme de fables, Georges Didi-Huberman relie, raconte, des objets d'art et des images disparates, ordonnés à partir d'une figure tutélaire, celle d'Aby Warburg, qui se confiait aux papillons la nuit. De ces ailes du désir, l'essayiste et historien d'art a fait l'emblème de sa lecture des images d'art et il a longuement réfléchi sur leur visibilité, sur leur lisibilité.

Chaque image, chaque œuvre, il la traite comme matière, depuis le lieu même de la pensée (*Être crâne*), le souffle de la parole (*Gestes d'air et de pierre*), jusqu'à l'évanescente lumière (*L'homme qui marchait dans la couleur*). L'image, l'œuvre, la parole se donnent donc à lire comme un corps *symptomal,* hystérisé, sur lequel se heurtent des temporalités hétérogènes – un lieu de montage où s'exhibent des impuretés, des anachronismes. Pour Didi-Huberman, le « *gai savoir* » d'un Georges Bataille (celui de la revue *Documents*), par exemple, construit des savoirs dont les principes ne sont pas standards. À partir des destructions innombrables du XX^e^ siècle et de la formule de Walter Benjamin, « *organiser les décombres* », l'historien d'art propose une reconstruction dont le modèle est le ou la phalène, les traces, les ruines,

les pertes jamais intégrales. Même les génocides du XX^e^ siècle ne sont pas des absolus de l'effacement. De ce constat, Didi-Huberman impose un autre regard, comme en a témoigné sa polémique avec Claude Lanzmann autour de l'indicible de la Shoah.

Qu'est-ce qui apparaît ? Qu'est-ce qui disparaît ? Quels papillons ? Quelle enfance ? Quels fantômes ? Qu'est-ce qui ainsi survit et survient ? Quel rôle donner à l'écriture dans ce travail sur la lisibilité ? Telles seront les questions dirigeant ce dossier, occasion de présenter le tir groupé de publications et d'expositions de Didi-Huberman ces toutes dernières années.

« *Essayer voir* », l'expression de Beckett magistralement reprise dans le titre d'un essai de Didi-Huberman paru en 2014, était une invitation, un défi. Il s'est prolongé dans ce dossier, selon l'esprit de liberté qui fait consensus à propos de Didi-Huberman. Rien de plus souple que l'autorité de Warburg, qui l'inspire par son atlas *Mnémosyne* aux soixante-trois grands panneaux sur lesquels il a agencé des photographies d'œuvres d'art et des documents divers, ou sa fameuse bibliothèque à Londres, et sa trentaine de conférences, très peu de pages en somme, et pas toutes accessibles en français. Didi-Huberman a ressaisi le désordre apparent des motifs de Warburg, pour qu'à partir des images, comme il l'explique dans l'entretien qu'il nous a accordé, le passage réversible du savoir à l'image, ce risque, cette tension, cette *in-tension,* ce « *funambulisme* » dramatise la vie dans l'art, afin que nos émotions, qui sont « *motions* », « *mouvements* », puissent éventuellement laisser croître le désir de transformer notre monde d'inquiétude et faire de notre « *mémoire endeuillée* » une « *possibilité de joie* » adressée à l'avenir.